

X

—Germaine, me dit ma tante quand ils furent partis, j'ai à vous parler sérieusement. Vous vous doutez peut-être de ce que je dois vous dire ?

—Nullement.

—Eh bien, sachez, ma chère enfant, que c'est pour vous et pour vous seule que M. de Renzais est revenu.

—Pour moi !

—Ses sentiments datent de loin. Il me les a confiés il y a plus de trois ans, ne sachant pas alors que vous étiez la fiancée d'Albert. En l'apprenant, sa douleur fut grande, car son espoir le plus cher avait été de vous voir devenir sa femme. Je ne crus pas devoir vous en parler alors, n'imaginant pas que vous auriez pu consentir à rompre ce solennel engagement... vous supposant heureuse de la décision prise. Lui, de son côté, ne chercha pas à l'ébranler. Il s'inclina devant cette chose résolue et promise comme devant un fait accompli et prit le parti de s'éloigner dans l'espoir de vous oublier.

—Comment, m'écriai-je, ce fut à cause de moi !

—Sa surprise fut grande en apprenant, il y a deux ans, la rupture de votre mariage. Il m'écrivit pour en savoir la cause, et je me hâtai de lui dire qu'elle venait entièrement de vous, car je n'aurais pas voulu qu'il pût supposer un instant qu'Albert vous eût dédaignée.

—Comment, ma tante, vous lui avez laissé savoir... ?

—Toute la vérité, mon enfant. Aussi bien, cela était mon devoir, puisqu'il vous aimait toujours, que d'agir avec une entière franchise envers lui. Je n'ai donc pas cru qu'il me fût permis de lui laisser ignorer que vous m'aviez donné pour motif de votre résolution le sentiment que vous éprouviez pour